

L'Université Catholique dans le monde d'aujourd'hui

Une université est une grande et difficile entreprise, qui touche aux ressorts les plus profonds de l'existence humaine, qui met en cause certaines des démarches en lesquelles se décide la qualité spirituelle de l'homme. C'est pourquoi elle représente un enjeu social si important; c'est pourquoi elle ne voudrait pas être considérée comme une entité isolée, se donnant à elle-même ses propres principes et ses propres règles, se définissant entièrement à partir d'elle-même. Elle représente, sans doute, dans l'ensemble du corps social, une collectivité spécialisée, mais elle s'enracine dans une communauté beaucoup plus vaste qu'elle-même, et son propre effort retentit sur la vie des collectivités en lesquelles elle s'insère d'une manière qui d'ailleurs n'est pas certainement consciente et prévisible. L'université moderne s'est trouvée certainement associée de façon étroite à la science, et par conséquent au type de rationalité qui s'est développé dans la ligne de la pensée scientifique. Il y aurait certes à préciser ce qu'il y a de spécifique à cette association dans le cas de l'université. Ce n'est ni la recherche en tant que telle, ni la formation en tant que telle, car après tout il y a d'autres institutions de recherche et de formation. C'est peut-être une combinaison «sui generis» entre la recherche, la formation à certaines professions, la formation proprement scientifique, l'élaboration de certains modèles culturels, et la pensée critique, qui est faite d'un souci constant de discernement, d'un effort de mise en question des évidences et de mise à jour des présuppositions de toutes espèces, d'une élucidation aussi radicale que possible des fondations et aussi d'une

évaluation aussi sévère que possible des résultats obtenus. Or ce que la pensée critique a fait apparaître, c'est précisément que la démarche scientifique est commandée par des abstractions qui ont certes leur légitimité et leur fécondité, mais qui sont aussi des limitations, et que les limitations demandent à être surmontées. C'est finalement la pensée scientifique elle-même qui en vient à demander le dépassement des cadres méthodologiques établis, des présupposés reçus, des cloisonnements disciplinaires, d'une spécialisation méthodologique excessive. Les efforts que l'on voit se croiser aujourd'hui autour de l'idée de recherche interdisciplinaire est un indice particulièrement évident de cet appel à l'ouverture.

Mais il y a dans tout cela bien plus qu'un simple souci méthodologique, il y a la perception d'une dimension profonde, non immédiatement évidente de la science, la conscience croissante d'un enjeu qui, se décidant à l'intérieur de la science, concerne en définitive beaucoup plus que la science, met en cause l'homme lui-même, dans ses dimensions à la fois personnelles et sociales. Dans la science moderne s'est cristallisée une certaine idée de la rationalisation, et nous commençons à découvrir que cette idée, — tout en étant efficace et tout en ayant des justifications, — est trop étroite, que ce que nous visons par le terme «raison» est sans doute beaucoup plus vaste que ce que nous en révèle concrètement la figure de la science d'aujourd'hui. Or quelles que soient les précautions méthodologiques et les actes de délimitation on ne saurait isoler la rationalité scientifique de cette raison plus large qui nous demeure en son fond mystérieuse et se présente comme une tâche à accomplir bien plus que comme une réalité déjà toute constituée. Il y a entre la rationalité scientifique et la raison au sens le plus large une communication souterraine. Or, la raison au sens le plus large rejoint elle-même très profondément le destin même de l'homme, non pas en ce sens qu'elle serait appelée à nous donner une image satisfaisante de nous-mêmes où nous pourrions un jour nous reconnaître, ni en ce sens qu'elle pourrait nous donner accès à une forme supérieure de vie qui serait de l'ordre d'une contemplation pure du vrai — mais en ce sens qu'elle est essentiellement un dynamisme créateur, et qu'à ce titre, elle figure, dans son ordre propre, le dynamisme instaurateur qui est le coeur même de la personne, et qu'elle annonce un accomplissement à venir qui est au-delà d'elle-même.

C'est pourquoi il est légitime et même profondément souhaitable qu'une entreprise de nature scientifique, — lorsqu'elle entend s'appuyer, comme c'est précisément le cas pour l'université, sur un véritable souci critique et en même temps, corrélativement, sur un souci de dépassement et donc, en un sens, de totalisation, — fasse appel, comme à une instance fondatrice et inspiratrice ultime, dans sa démarche la plus profonde, à une vision explicite de la signification de l'homme, de sa destinée, de ce qui est appelé à advenir en lui. Mais une telle vision va nécessairement au-delà de la science et même sans doute de ce qu'on peut appeler rationnel au sens strict, si du moins on entend par là ce qui est de l'ordre du démontrable. Elle est de l'ordre de la croyance. Une croyance n'est pas sans raisons, mais les raisons n'appartiennent peut-être pas toutes au domaine du démontrable.

En sens inverse, il est légitime et même nécessaire qu'une croyance en laquelle le coeur même de l'existence se met en jeu, se préoccupe d'assumer en elle, parce qu'il est lié au destin de l'existence, le destin de la raison et, à ce titre, se préoccupe d'assumer, dans son service même, l'effort de la rationalité tel qu'il peut être vécu dans une université.

C'est dans une telle perspective que nous pourrions comprendre aujourd'hui la mission d'une université catholique.

L'université catholique est née non pas d'une sorte de hasard ni non plus d'un enchaînement fatal de circonstances mais d'un choix historique conscient et délibéré. Or ce choix est toujours à reprendre. Ce qui est de l'ordre de la décision ne peut devenir un destin; une décision ouvre un avenir, crée des possibilités, et il faut d'autres décisions pour que l'avenir reste ouvert et que de nouvelles possibilités apparaissent.

La création de l'université catholique a répondu à une certaine «idée», pour reprendre l'expression de Newman, mais une idée n'est pas une formule toute faite, un programme préétabli, c'est un thème inspirateur qui doit sans cesse être réinterprété et, en un sens, réinventé. Il y a toujours plus dans une idée que ce qui en est formulé explicitement: les expressions peuvent être maladroites, mais il y a une visée anticipatrice qui invite à la découverte, à l'ini-

tiative, à l'invention. Chaque époque a ses problèmes, ses besoins, ses exigences, et un projet de nature historique doit toujours être réévalué et reformulé en fonction de l'évolution des circonstances et de ce que la maturation même de ce qui a été entrepris fait apparaître.

L'université catholique a été animée en ordre principal, à une certaine époque, par des préoccupations apologétiques, pastorales et doctrinales. Il s'agissait de montrer par le fait, — dans un monde qui était fort enclin à voir une incompatibilité entre la foi et la science, — que loin de s'opposer à l'esprit scientifique, la foi pouvait au contraire fournir une motivation positive et pleinement efficace à l'effort scientifique. Il s'agissait par ailleurs, — dans un monde qui était en voie de déchristianisation et où la culture ambiante était déjà largement laïcisée et portait à l'indifférence et au scepticisme, — de créer, au niveau de l'enseignement universitaire, un milieu de vie favorable à l'épanouissement de la vie chrétienne et capable d'aider les jeunes chrétiens à assumer personnellement leur vie religieuse, dans la période de leur vie qui était la plus décisive pour leurs orientations intellectuelles et la formation de leur esprit. Et d'autre part, en troisième lieu, il s'agissait de contribuer à l'élaboration dans tous les secteurs décisifs pour la vie humaine, et surtout là où des valeurs morales décisives se trouvaient engagées, d'une doctrine conforme aux principes chrétiens; il s'agissait en somme, — pour reprendre une formule qui fut célèbre dans les débuts de l'action catholique, — de «projeter» les valeurs spirituelles sur le plan temporel. C'est surtout par cette tâche doctrinale que l'université catholique devait servir l'Eglise, considérée aussi bien dans son aspect institutionnel que dans son aspect mystique.

Les circonstances ne sont plus exactement aujourd'hui ce qu'elles étaient au siècle passé. La compatibilité entre la foi et la science n'est plus aujourd'hui un problème crucial. On ne peut dire qu'il ne se pose absolument plus, mais les accents sont déplacés. Ce qu'on demandera aujourd'hui, ce n'est plus de savoir comment foi et science peuvent coexister, dans quelle mesure les affirmations de la foi et les affirmations de la science ne se contredisent pas, mais comment, de fait, la foi peut être vécue, existentiellement, par un scientifique chrétien et comment, de fait, le projet scientifique peut être assumé dans la vie de la foi. On demandera quel peut

être le sens positif de l'entreprise scientifique dans la perspective de foi, et aussi ce que la foi apporte de spécifique dans une existence consacrée au travail scientifique.

Par ailleurs, l'idée d'un milieu protégé qui s'isolerait afin de mieux assurer l'excellence de la vie chrétienne de ses membres, apparaît aujourd'hui presque en contradiction avec l'appel évangélique, avec le devoir de l'annonce du Royaume, avec l'indication donnée par la parabole du levain dans la pâte. Ce à quoi on sera attentif aujourd'hui, c'est aux exigences d'une vie chrétienne vraiment ouverte sur le monde, vraiment capable d'assumer la condition humaine dans sa réalité présente et dans la totalité de ses dimensions. Ce qu'on demandera, c'est une formation chrétienne qui éduque la responsabilité, qui encourage l'initiative, qui prépare à la rencontre, au partage avec tous les hommes, à l'engagement sous toutes ses formes.

Et d'autre part, l'idée d'une sorte de doctrine chrétienne universelle, offrant des solutions spécifiques à tous les grands problèmes de l'homme et de la société, nous paraît aujourd'hui relever d'une conception théologique qui interprétait le message chrétien à travers les catégories formelles du système et tentait de le faire rentrer dans des schémas déductifs ou de le présenter comme une théorie qu'on applique à la réalité empirique, un peu à la manière d'une théorie scientifique que l'on applique à la solution de certains problèmes techniques.

Nous avons appris à mieux apprécier la spécificité du message chrétien et du langage dans lequel il s'annonce, à mieux comprendre en quel sens il peut être inspirateur et normatif, à mieux comprendre aussi par voie de conséquence combien il laisse place, dans les problèmes concrets posés par l'existence présente à l'humanité, à la recherche, à l'invention, au tâtonnement, à l'approximation. Et même là où il ne s'agit pas simplement de solutions techniques mais de normes d'action, nous nous rendons compte qu'il y a place, — dans l'optique même de la foi, — pour une élaboration qui doit tenir compte de ce que le cheminement historique de l'humanité lui révèle à elle-même de ses potentialités, de ses exigences, de sa signification. Il y a, comme on dit, une lecture chrétienne des événements, mais cette lecture est un déchiffrement, et elle doit tenir compte

précisément de ce que révèlent les signes du temps et de ce qu'ils peuvent apprendre à la foi elle-même sur sa propre signification. Car la foi est toujours à découvrir, et c'est dans la vie même, au contact des événements, individuels et collectifs, que se montre, pour ceux qui en vivent, la portée existentielle de son contenu. Il faut ajouter que les idées de synthèse ultime et de système apparaissent aujourd'hui fort peu compatibles avec ce que l'évolution de la recherche, non seulement sur le plan proprement scientifique mais aussi sur le plan philosophique, fait apparaître. Plutôt qu'à un mouvement d'unification, c'est à un mouvement de différenciation et même de disjonction que nous assistons. Certes on commence à s'apercevoir que le cloisonnement devient excessif, qu'il faut sortir des limites fixées par la spécialisation et le découpage des disciplines. Mais on n'attend pas pour autant la constitution d'une sorte de grand système qui réussirait à embrasser toutes les sciences, car on se rend bien compte de ce qu'il y aurait d'illusion et même de puéril dans un tel projet. Ce qu'on demande, c'est une mise en contact des disciplines, une ouverture réciproque des méthodes, une écoute mutuelle, une volonté de communication et d'échange, un effort de complémentarité. L'esprit reste travaillé par un voeu profond d'unité; mais dans l'état présent de la culture et de la recherche intellectuelle, l'unité ne peut être cherchée, semble-t-il, dans la ligne de la synthèse, de l'uniformisation, des schèmes déductifs, mais dans la ligne de la confrontation, de la mise en rapport, du dialogue. Elle ne nous apparaît pas comme un contenu donné qu'il suffirait de décrire, mais comme un horizon qui sous-tend l'idée d'une convergence, mais à la limite seulement, et qui, dans l'actuel, ne peut que fonder la légitimité, la fécondité et la nécessité du dialogue.

C'est sans doute à ces diverses expressions (devenues en grande partie inadéquates) de l'idée d'université catholique que s'adressent, — dans ce qu'elles ont de fondé, — les critiques qui se sont exprimées, à divers moments, contre cette idée dans certains milieux catholiques. On pourrait, semble-t-il, quitte à les schématiser quelque peu, les ramener aux reproches suivants: l'université catholique risque de constituer un milieu fermé, un «ghetto», coupé du monde réel et de la véritable vie des hommes — elle risque de donner prise à la tentation d'une sorte d'impérialisme, d'ailleurs illusoire, de la vérité et elle risque par là de se lier en fait à des normes historiques contingentes, voire à des formes déjà dépassées, de pensée, de culture,

de vie sociale, et de compromettre la pureté du message évangélique dans des tentatives abusives et trompeuses d'incarnation.

Il faut écouter ces critiques dans la mesure où, sous des formes diverses, elles mettent en réalité l'accent sur un péril tout à fait fondamental, qui consisterait, pour l'université catholique, à se contenter d'une référence à ses origines ou à des époques passées de son histoire, comme si le contenu de son idée avait été entièrement et adéquatement explicité une fois pour toutes. Une telle attitude serait contraire aux exigences de la vie. C'est au présent qu'il nous faut vivre, et la fidélité au présent demande un effort constant de renouvellement.

L'idée va toujours plus loin que ses expressions momentanées, et il faut apprendre, justement, à en déchiffrer dans le présent les exigences toujours nouvelles.

Or si, en un sens, les idées d'apologétique, de milieu de formation, d'élaboration doctrinale ne correspondent plus, comme telles, aux caractéristiques et aux demandes de notre temps, en un sens aussi, ces idées recouvraient des préoccupations, qui, dans leurs intentions profondes, n'ont rien perdu de leur actualité. Sans doute peut-on dire qu'il n'est plus nécessaire aujourd'hui de prouver la compatibilité de la foi et de la science. Mais il reste vrai qu'il y a un problème dans la rencontre de la foi et de la raison scientifique. Et ce problème va bien au-delà d'une simple question de compatibilité: la raison scientifique n'est sans doute pas toute la raison, elle est en tout cas une expression particulièrement caractéristique et singulièrement vigoureuse de l'idéal de la raison. Or, tout en étant d'un autre ordre, la foi, dans la mesure où elle est fondée sur un kérygme et sur une reconnaissance vécue du kérygme, est accordée profondément à l'effort de la raison; elle appelle, de par sa nature même, le travail de la raison. Elle en assure en elle le destin et en révèle le sens caché, mais, en même temps, elle lui demande de soutenir de ses propres efforts et de sa propre lumière l'effort par lequel elle tente, dans la lumière qu'elle instaure elle-même, de se comprendre et de se dire toujours davantage. Mais il n'y a pas une formule toute faite de la rencontre entre la foi et la raison. Cette rencontre n'est pas un projet ou un programme, c'est une réalité, qui est à la fois à découvrir et à construire, et c'est

dans un cheminement historique qu'elle peut s'effectuer. Car c'est dans l'histoire que la foi fait valoir ses exigences et révèle ses virtualités; et c'est dans l'histoire que la raison se cherche, s'éprouve et se donne son contenu. C'est une tâche d'Eglise que d'assurer cette rencontre; cela signifie concrètement que c'est aux communautés chrétiennes à en assumer la responsabilité, selon leurs possibilités et leurs moyens, avec tout ce qu'il peut y avoir de nécessairement limité et imparfait dans les contingences ou situations historiques particulières.

On doit dire que les communautés chrétiennes et les institutions chrétiennes ne peuvent vivre dans le repliement et l'isolement. Mais il reste vrai que la formation chrétienne est un problème que chaque nouvelle génération doit rencontrer pour son propre compte, et ce problème se pose même d'une façon particulièrement aiguë en ces temps, où, précisément, l'influence du milieu, la force de la tradition, la protection des institutions ont perdu leur efficacité, où chacun doit pouvoir élaborer pour lui-même ses propres convictions, dans un engagement vraiment personnel, d'une manière vraiment responsable et lucide. Il s'agit donc, non pas de transmettre un acquis, de communiquer simplement des données traditionnelles, mais de donner à ceux qui arrivent à l'âge de la réflexion et de la décision personnelle, les moyens nécessaires pour décider de la façon la plus éclairée et la plus fondée. Ces moyens ne sont évidemment pas entièrement d'ordre intellectuel, dans la mesure où il s'agit en définitive non pas de choisir une théorie de préférence à une autre, mais de s'engager existentiellement à l'égard d'une parole personnelle. Mais on ne peut sous-estimer pour autant l'importance des moyens intellectuels. Comment prendre position lucidement, dans le contexte d'une culture où la pensée scientifique et où la pensée critique jouent un rôle si décisif, sans avoir appris à manier ces formes de pensée d'une manière éclairée, sans se laisser séduire ou intimider par ce qu'elles peuvent avoir d'apparemment ésotérique et impressionnant?

On peut dire que la proclamation de la foi n'a vraiment pas grand-chose à voir avec la construction d'une doctrine. Mais il reste vrai que la foi est appelée à déchiffrer la signification des événements, et à déchiffrer sa propre signification à la lumière des événements, que la recherche est indispensable, parce que la vérité n'est pas

toute faite, mais est toujours à faire, que, selon la belle expression de Monseigneur Dondeyne «la foi doit être à l'écoute du monde», mais qu'elle doit pouvoir aussi apporter son éclairage propre à tout ce qui est vécu dans le monde. S'il faut, au plan de la recherche intellectuelle, la confrontation des disciplines, il faut, au plan de la recherche chrétienne, qui n'est évidemment pas d'abord et avant tout une recherche intellectuelle, mais qui est aussi cela, une rencontre entre l'effort d'auto-compréhension de la foi et l'effort de la pensée dans ses différentes dimensions. Il faut que la théologie puisse se développer dans un échange continu et organique avec les diverses disciplines philosophiques et scientifiques, et les sciences dites de la nature ont ici un rôle à jouer qui n'est certainement pas moindre que celui des sciences dites humaines. Une telle mise en communication des différentes formes de recherche ne peut être assurée de façon effective et durable sans un support institutionnel adéquat.

Mais, tout ceci étant reconnu, il n'en reste pas moins que l'idée inspiratrice de l'université catholique doit être repensée et reformulée pour aujourd'hui de façon à tenir compte de tout ce qui vient d'être rappelé, mais de façon à tenir compte aussi de tout ce qui se passe dans l'Eglise et dans le monde, des changements de perspective que le Concile Vatican II a introduits ou favorisés, des transformations de la culture, des appels à l'avenir, de la manière nouvelle dont tentent de se nouer aujourd'hui les rapports de l'Eglise et du monde, dont les communautés chrétiennes tentent de s'inspirer dans les collectivités humaines auxquelles elles appartiennent. Or, il y a ici une indication qui nous est donnée par l'effort de ressourcement qui est aujourd'hui entrepris. Dans la mesure où nous nous sommes détachés de l'idée de doctrine déductive et des présuppositions intellectualistes qui sous-tendaient cette idée, nous avons redécouvert l'originalité de l'annonce évangélique, la réalité de la parole, et la singularité de la foi. Nous avons redécouvert ce qui sépare la confession et la proclamation de la foi d'une affirmation philosophique ou scientifique, et ce que signifie l'implication du croyant dans l'attestation qu'il fait de sa foi et des réalités auxquelles il croit. La foi ne se professe pas sous une forme descriptive ou démonstrative, mais sous la forme d'un témoignage; celui qui tient la parole de la foi s'engage dans et pour cette parole, se faisant lui-même signe de ce qu'elle annonce, et il fait appel, en ceux à qui il s'adresse, à une décision qui

engage l'existence. On ne peut être croyant sans vivre sa foi et donc sans témoigner. Mais la foi n'est pas séparable des oeuvres; c'est toute la vie qui doit témoigner. Et d'autre part, personne n'est croyant tout seul; la foi chrétienne est nécessairement vécue dans une communauté, non seulement parce qu'elle est écoutée partagée de la parole de Dieu en Jésus-Christ, mais parce qu'elle porte elle-même sur un mystère communautaire, l'édification du Corps du Christ. C'est pourquoi du reste son moment le plus central est la célébration eucharistique, communion du Corps du Christ. Le témoignage chrétien ne saurait se réduire à une dimension individuelle, il est d'essence communautaire, plus exactement ecclésiale. C'est l'Eglise qui est appelée à être signe.

La signification de l'université catholique aujourd'hui, et sa mission, c'est précisément d'être, en tant que communauté universitaire, un témoignage, et de contribuer ainsi, pour sa part, dans son ordre, à rendre l'Eglise présente au monde, d'attester pour sa part ce que l'Eglise dans son ensemble a pour mission d'attester. Cette part, c'est précisément ce qui est indiqué par ce qu'il y a de spécifique dans le travail universitaire, c'est la rencontre avec le destin de la raison et tout ce qu'il implique, tant au niveau de la recherche qu'au niveau de la formation, à celui de la culture et à celui des finalités sociales.

L'incarnation du Verbe est un mystère central du christianisme; ce mystère doit être pensé et vécu dans toutes ses implications. En assumant dans la personne du Verbe la nature humaine dans toute sa réalité, le Christ assume en Lui toute la condition humaine à la fois dans ses limitations et dans sa créativité, et, par conséquent, les oeuvres à venir de l'homme, et singulièrement l'oeuvre de la raison. Cette assumption doit devenir, au moins partiellement, visible dans la vie de l'Eglise, qui est le Christ continué. Sa pleine signification ne sera manifestée qu'à la fin des temps. Mais il faut que quelque chose en soit attesté dès le temps présent. Il faut qu'en certains lieux la présence du Royaume de Dieu au travail de la raison soit annoncée d'une manière concrète dans l'exercice même de ce travail. C'est la tâche des universités catholiques; en accomplissant cette tâche, une université catholique porte témoignage à sa manière pour le mystère du Christ. Tout chrétien, il est vrai, est appelé à porter ce témoignage en sa vie. Mais il y a quelque chose de spécifique dans le témoignage

d'une communauté, dans la mesure précisément où elle peut faire apparaître, par son action propre, la dimension collective du mystère du salut. Non certes de façon adéquate, mais comme un signe seulement parmi d'autres, et dans l'humilité.

L'université catholique doit être ouverte à tous. La recherche doit s'y poursuivre librement, selon ses requêtes et exigences propres. Il n'est pas certain que tous les membres de la communauté universitaire acceptent d'assumer pour leur propre part l'idée de l'université catholique en tant que telle. Ce n'est du reste sans doute pas nécessaire; il ne peut y avoir université catholique que dans la mesure où il y a université authentique, et ce qui est demandé à tous c'est de prendre leur part dans la responsabilité d'un travail authentiquement universitaire. Mais pour que l'idée de l'université catholique soit une réalité, il faut à tout le moins qu'une part importante de la communauté universitaire en assume le projet. Une déclaration d'intention ne suffit pas à faire un témoignage. C'est la vie qui témoigne, et la vie est tissée par les démarches concrètes des personnes.

Il faut cependant, pour qu'un projet existe en tant que réalité collective, qu'il soit clairement formulé; il faut pour cela qu'il y ait une déclaration institutionnelle des intentions inspiratrices. Une telle déclaration ne peut avoir pour sens d'imposer des conceptions préétablies ou des normes à priori. Elle a pour sens d'être un appel adressé à tous, et auquel chacun répondra selon sa conscience.

Il est évident que l'université catholique ne peut être considérée comme un corps isolé et ne peut se comprendre elle-même comme une entité qui se suffirait: tout en ayant sa mission propre, qui lui confère sa personnalité spécifique, elle ne fait elle-même que représenter, au plan de la vie universitaire, la communauté chrétienne dont elle est issue, et qu'elle doit aider à réaliser sa vocation — tout comme, dans une autre perspective, elle doit servir les collectivités temporelles dont elle relève en tant qu'institution universitaire.

La mission d'un témoignage communautaire dans l'ordre de la vie de l'esprit est bien autre chose qu'un programme. C'est une exigence, mais dont on ne peut décrire à l'avance le contenu. C'est une exigence qui se révèle au fur et à mesure que le temps avance, que les appels se font entendre, que de nouvelles urgences se

manifestent. Si le témoignage est attestation de la foi, c'est aussi affirmation de l'espérance et manifestation de la charité. Et la charité doit transfigurer les oeuvres de l'esprit comme toutes les oeuvres humaines. Elle doit faire servir les ressources de l'esprit au bien concret des hommes. Ses fruits doivent devenir dès maintenant visibles. Elle doit être agissante et inventive, attentive aux besoins les plus individuels comme aux grands appels du monde contemporain et aux grandes angoisses collectives de notre temps. C'est la charité qui sauve l'intelligence, et qui fait la vérité de la foi elle-même.

Ce qui nous est demandé est toujours au-delà de ce dont nous croyons pouvoir nous contenter. Mais nous devons tout attendre de la grâce de Dieu et ne pas nous lasser de la demander dans la prière. Du reste, le témoignage n'est pas une sorte de revendication de la vérité ni la prétention à une quelconque excellence. Il est au contraire un effacement devant la parole qui s'annonce, un renoncement à soi et à ses propres lumières, une disponibilité du coeur qui doit laisser toute la place à la réalité à laquelle il renvoie. Nous sommes des serviteurs inutiles.

Et pourtant nous portons une responsabilité à laquelle nous ne pouvons nous soustraire. Le Verbe de Vie s'est confié à nos voix indignes. Quelque chose du mystère insigne qui s'accomplit en Jésus-Christ doit passer à travers nos gestes et nos paroles, tout infimes et insignifiants qu'ils soient. En reprenant aujourd'hui à notre compte, dans une décision qui la rend pleinement actuelle l'idée de l'université catholique, nous prenons sur nous de faire passer dans une réalité institutionnelle, qui a ses limites et ses déficiences, quelque chose du Message auquel par la foi nous adhérons et que nous tentons d'accueillir en nos vies. Nous devons y lire une vocation, c'est-à-dire un appel.

Mais il faut bien se rendre compte que les moyens de l'université catholique sont limités, parfois même dramatiquement limités, que par conséquent, des choix s'imposent inévitablement à elle. L'idéal sans doute est qu'elle puisse assumer pleinement la tâche pluridisciplinaire de l'université, qu'elle puisse donc se présenter comme une université complète, mettant en contact les principales disciplines rationnelles entre elles et assurant en même temps l'interaction nécessaire entre la théologie et ces disciplines. Mais cet idéal n'est pas toujours réalisable. Les choix qu'il faut opérer lorsque l'université catholique ne peut prendre en charge toutes les grandes disciplines,

— et qu'il faut du reste aussi nécessairement opérer même dans le cas des universités complètes, car on ne peut jamais tout assumer, — doivent s'inspirer d'une double préoccupation qui découle immédiatement de l'idée de base qui vient d'être rappelée. D'une part, il faudrait qu'il y ait, dans l'université catholique, une participation effective à la recherche, non seulement au niveau des disciplines théologiques et philosophiques, mais aussi au niveau des disciplines scientifiques, ne fût-ce que sous la forme de certains projets limités. Il semble bien, en effet, que la présence effective de la recherche scientifique soit un caractère indispensable de l'université moderne. Et les disciplines théologiques et philosophiques ont absolument besoin, aujourd'hui, d'un contact direct avec certaines formes, à tout le moins, de la pratique scientifique positive. Mais, d'autre part, il faudrait que le souci d'une rencontre véritable, d'une interaction effective et constante entre la foi et la recherche demeure le souci dominant. Or, cela implique que l'on accorde la priorité à certains problèmes, qui sont particulièrement importants du point de vue de la perspective de foi, et que l'on adopte, dans l'étude de ces problèmes, un angle d'approche qui soit précisément de nature à faire apparaître au mieux leur incidence par rapport à ce point de vue de la foi.

De façon générale, on pourrait dire que, par rapport à la vocation propre de l'université catholique, le coefficient d'importance d'un problème est déterminé par son degré d'incidence sur l'avenir de l'homme. Plus précisément, les questions qu'il faut juger importantes, vont se situer là où des enjeux éthiques sont présents. Cela signifie que l'université catholique devra se préoccuper à titre prioritaire des problèmes qui engagent, à la fois, une analyse de type scientifique et une production d'ordre éthique.

On pourra relever ici, à titre d'exemples, quelques-unes de ces questions auxquelles les universités catholiques devraient être particulièrement sensibilisées.

L'Etat moderne est en principe basé sur le droit, mais, par ailleurs, il s'est donné des formes telles et a mobilisé des moyens tels que, dans bien des cas, la sauvegarde des droits de l'homme n'est nullement assurée. Pourquoi en est-il ainsi? Par quels mécanismes les droits de l'homme, proclamés en principe, en viennent-ils à être ignorés et même bafoués? Quelles formes politiques, quelles garanties juridiques faut-il concevoir pour qu'ils soient respectés et même renforcés?

Les interactions entre les différentes régions du monde, grâce aux moyens de transport et à la faveur des interdépendances économiques, n'ont cessé de s'amplifier, au point que l'on peut déjà vraiment parler d'une communauté mondiale. Mais la vie de cette communauté est régie par des rapports de force bien plus que par des rapports de droit: de profondes inégalités se sont fait jour dans la répartition des ressources, des équipements, du capital, du revenu national. Comment pourrait-on et devrait-on concevoir un ordre international véritable, fondé sur la paix et la justice, et cela tant dans l'ordre économique que dans l'ordre politique?

La médecine scientifique et le progrès technologique ont fait diminuer très sensiblement, pratiquement partout dans le monde, la mortalité infantile et accru l'espérance de vie. Mais il en est résulté un accroissement démographique qui pose un problème redoutable pour l'avenir de l'espèce humaine. Ce problème a des aspects biologiques et psychologiques, mais aussi économiques et politiques, et par-dessus tout éthiques. Quelles en sont les données exactes, dans quelle perspective éthique peut-on l'aborder, que faut-il recommander au plan de l'action?

Corrélativement à ce problème de la démographie, il y a celui des ressources. Il faut songer à utiliser de nouvelles formes d'énergie dans des conditions humainement acceptables, il faut perfectionner l'agriculture, examiner comment les océans pourraient être exploités rationnellement, se tourner vers l'invention de nouvelles technologies, plus diversifiées, qui seraient mieux adaptées aux besoins des différentes régions, qui permettraient aussi peut-être une déconcentration de l'organisation industrielle et une meilleure adaptation entre les communautés humaines et les instruments de production.

En même temps d'ailleurs, il faut aussi faire oeuvre d'invention dans le domaine des méthodes d'organisation et de gestion, des modèles économiques, des relations entre les personnes et les appareils: comment concilier les exigences de participation, de prise de responsabilité, de créativité personnelle, qui découlent des exigences générales de la liberté, avec les exigences de centralisation, de contrôle, de renforcement des pouvoirs collectifs, qui découlent des exigences générales du bien commun?

Par le fait même des interactions au niveau mondial, nous sommes devenus très sensibles à la diversité des cultures. Mais, en même temps, nous nous rendons compte que les diverses traditions culturelles, dans ce qui fait leur originalité et leur différence, risquent d'être submergées par le modèle culturel basé sur la technologie moderne, qui s'étend peu à peu à toute la planète. Comment concilier les particularités culturelles, leur créativité propre, leurs propres systèmes d'évaluation, leurs sensibilités multiples, avec l'introduction inévitable, et d'ailleurs potentiellement bénéfique, des modes de production et de consommation propres à la civilisation industrielle? Il faudrait sans doute une diversification des «modèles» d'industrialisation, propre à sauvegarder le génie particulier de chaque communauté culturelle, et, en même temps une réévaluation des catégories mentales, très largement dominées par l'universalisme abstrait du rationalisme moderne, dans lesquelles ont été appréciées jusqu'ici les différences culturelles.

En même temps que se développe l'appareil de production industriel, les populations se sont déplacées massivement des campagnes vers les villes. Le phénomène d'urbanisation a certainement de profondes implications, non seulement au niveau des formes de vie, mais aussi au niveau des équilibres psychologiques, des valeurs affectives et des dimensions spirituelles de l'être humain. Or, ces implications sont encore fort mal connues, et le phénomène d'urbanisation lui-même très mal contrôlé et fort peu maîtrisé. Comment l'appréhender correctement, comment l'orienter consciemment dans les directions qui pourraient être jugées les plus favorables?

Les sciences humaines s'efforcent d'établir leur statut de façon satisfaisante et d'élaborer des instruments d'analyse appropriés. Mais nous sommes encore très loin d'avoir une véritable compréhension des phénomènes sociaux et psychologiques qui ont été engendrés par les transformations dans lesquelles sont entraînées les sociétés contemporaines. En particulier, nous savons, tout compte fait, peu de chose sur les moyens éventuels qui peuvent être employés pour favoriser cette intégration, sur les formes optimales d'éducation, sur les formes optimales d'environnement et d'habitat, sur les conditions qui, de façon positive ou négative, influencent la vie de relation.

Dans les temps récents, les sciences de la vie ont réalisé des progrès impressionnants, et l'on entrevoit maintenant des possibilités d'intervention qui pourraient avoir des répercussions considérables sur les conditionnements biologiques de l'être humain, qu'il s'agisse d'interventions au niveau génétique ou au niveau du système nerveux central. Or, on touche là, de très près, aux sources mêmes de la vie et aux zones d'interaction entre le biologique et le psychique. La personnalité est directement concernée, des enjeux éthiques de la plus haute gravité sont en cause. Une nouvelle branche de la réflexion éthique, la bio-éthique, est en train de se constituer en vue de faire face à ces problèmes. Son développement et son approfondissement appellent une recherche interdisciplinaire dont la méthodologie est encore à se chercher.

Le développement des sciences formelles et de l'informatique a conduit à la création d'une grande variété de langages artificiels. Mais, en même temps, on constate un appauvrissement du langage naturel et surtout de sa fonction symbolique, au profit de sa fonction descriptive. Or, c'est à cette fonction symbolique que se rattache la force poétique du langage, et c'est dans le langage poétique que se disent les paroles les plus profondes, celles qui concernent la vie intérieure, les convictions du cœur, la destinée de l'homme. C'est au symbole aussi que recourt la liturgie; c'est par lui que les mystères chrétiens sont rendus manifestes. Quelle est cette étonnante capacité du langage à dire l'invisible, et comment retrouver la force du symbole, dans un contexte où le langage scientifique tend à devenir le modèle dominant?

L'homme découvre de plus en plus sa créativité, mais celle-ci risque toujours de rester en-deçà de ses possibilités et de s'arrêter sur son acquis. La raison s'assure de plus en plus de ses pouvoirs, mais, en même temps, elle risque de se satisfaire des systèmes, conceptuels et matériels, qu'elle a créés, et de s'enfermer dans l'horizon limité de la rationalité scientifico-technique. Et elle en vient même parfois à douter d'elle-même; nous nous rendons bien compte aujourd'hui que l'optimisme simpliste qui a dominé longtemps notre culture, doit être réévalué critiquement. La raison doit avoir assez d'audace pour oser faire confiance jusqu'au bout aux énergies qu'elle porte en elle, et bouleverser ses propres constructions. Et elle doit avoir assez d'humilité pour reconnaître qu'elle ne peut

pas tout, et que son dynamisme même doit pouvoir s'alimenter à une source plus profonde. Mais la reconnaissance nécessaire des limites ne peut absolument pas signifier une sorte de démission et un abandon aux puissances de l'irrationnel, au jeu des forces et du hasard. Elle doit au contraire ouvrir la raison à une parole qui, loin de la nier, l'invite, au contraire, à se dépasser, dans la direction d'un surcroît d'être.

La nature même de l'université catholique, qui définit sa vocation, l'invite ainsi à être, au milieu du monde, un véritable lieu de création. Elle devrait donner le témoignage d'une confiance résolue dans les pouvoirs de l'esprit humain, et, en même temps, de cette simplicité du coeur qui se croit à la fois assez démuné et assez fort pour oser s'abandonner à toute l'amplitude de l'espérance. Elle devrait allier la patience d'une recherche rigoureuse, qui sait fort bien qu'elle ne peut procéder que pas à pas et que toute démarche reste toujours conjecturale, à l'envergure d'une vision qui sait regarder au-delà des cloisonnements méthodologiques et du particularisme des théories, pour s'accorder à l'immense mouvement qui attire l'être humain, et le *cosmos* avec lui, sans cesse en avant d'eux-mêmes. Elle devrait contribuer, pour sa part, selon ses moyens, à faire avancer le travail de la raison, et à construire les instruments de la liberté, mais en se gardant de toute ombre de prétention.

Elle sait que son effort doit s'inscrire dans celui qui se poursuit dans toutes les institutions universitaires, dont beaucoup disposent de moyens bien plus vastes que les siens. Elle sait aussi que l'activité universitaire elle-même, même prise dans sa totalité, ne représente qu'une des dimensions selon lesquelles s'exprime la créativité humaine. Elle sait donc que sa tâche doit être comprise comme une oeuvre de collaboration, et assumée dans un esprit d'accueil, de partage, de solidarité et de co-responsabilité. Elle n'en a pas moins une vocation spécifique, qui est de rendre présent, au coeur même de l'effort de la raison et de l'élan qui le porte, le témoignage de la foi, de l'espérance et de la charité. Or, de ces trois choses, «la plus grande des trois c'est la charité». Ce qu'atteste la foi chrétienne, c'est que «Dieu est amour», qu'il «nous a aimés le premier» et que «nous devons aussi nous aimer les uns les autres».

L'ordre de la raison a sa grandeur. Mais il n'est pas *pour* lui-même. Il est appelé à être assumé dans l'ordre de la charité, qui le passe infiniment. Ici s'annonce une exigence suprêmement concrète: le témoignage qui nous est demandé doit être «en action et en vérité». C'est en s'efforçant chaque jour de répondre à cette exigence que l'université catholique se rendra fidèle à sa vocation, qu'elle contribuera, en tant qu'université, à rendre l'Eglise présente au monde qui se fait. Cette présence, c'est sa mission même: être signe, au milieu des hommes, du Royaume de Dieu.

MGR ED. MASSAUX

(Recteur de l'Université Catholique de Louvain)